

elle s'affirma et persista comme une écriture vigoureuse et familière aux écrivains jusqu'au début du IX^e siècle. A l'époque carolingienne on chercha à la remettre en honneur et à s'en servir pour les manuscrits de luxe. On l'employa surtout, pour mettre en relief le début des livres ou des chapitres (pl. 45, 46, 47a); souvent même on écrivit en onciale des livres entiers. De même que la capitale, l'onciale — soit seule, soit mêlée à d'autres formes de lettres — a toujours été en usage pour les titres et initiales; elle subsiste aujourd'hui encore en beaucoup de formes de nos majuscules latines (pl. 33, 36, 42). La forme onciale de l'a l'emporta aussi dans la minuscule carolingienne et domine aujourd'hui encore dans l'écriture latine imprimée. De même la forme onciale du d s'introduisit dans la minuscule carolingienne, et elle fut généralement adoptée dans la minuscule gothique; elle domine aujourd'hui encore dans l'écriture gothique; elle est souvent aussi employée dans l'écriture latine courante d'aujourd'hui à côté de la forme droite.

En dehors de la belle onciale des calligraphes, qui nous est le mieux connue, il y avait aussi une onciale mêlée de formes minuscules et plus simple. C'est ainsi qu'était écrit l'épître de Tite-Live découvert en Egypte, le fragment de la *formula Fabiana* également découvert en Egypte et le Gaius de Verone (pl. 10a, 14, 18). Cette onciale simple a souvent une forme penchée, tendant à la cursive (pl. 14); on la rencontre en particulier dans les notes marginales (pl. 17). Sur cette forme d'onciale voir Thompson, *Handbook*, p. 196.

Dans les anciens codices en onciale les abréviations sont rares. On trouve d'ordinaire — comme dans les manuscrits en capitale — **Q**, = *que* et **B**, = *bus*; de plus, à la fin des lignes **M** est souvent remplacé par un trait, ou par un trait avec un point, et **N** par un simple trait. Un plus grand nombre d'abréviations se trouve dans les notes marginales de la chronique d'Eusèbe-Jérôme (pl. 17). Les manuscrits chrétiens ont les abréviations des *Nomina sacra*. Il n'y a que les manuscrits de droit qui soient riches en abréviations de diverses sortes (pl. 14, 18; voir le chapitre sur les *Notae iuris*).

Des ligatures se présentent surtout à la fin des lignes. L'E cédillé (*E caudata*), résultat de l'union **AE**, se trouve déjà dans un écrit en onciale du VI^e siècle (Commentaire de saint Jérôme sur le livre de l'Éclésiaste, dans la bibliothèque de l'Université de Wurtzbourg; voir Chroust, *Monumenta palaeographica*, livr. V, pl. 3, l. 15).

Séparation des mots et des phrases. Dans les anciens manuscrits les mots se suivent sans séparation aucune; plus tard on commence peu à peu à laisser des intervalles. La plupart du temps les phrases sont séparées par un petit espace, et souvent par un point. Les phrases nouvelles commencent généralement par une lettre agrandie; les nouveaux paragraphes commencent à la ligne et la première lettre agrandie fait saillie sur la marge. De même souvent chaque page commence par une lettre agrandie. Dans le Gaius de Verone, à la fin des paragraphes, on a parfois deux points, ou deux points et un trait ondulé (t-), ou seulement un trait ondulé (pl. 18; voir Studemund, *Gaii institutionum* etc., p. XXV).

Le nom *unciales litterae* se rencontre pour la première fois dans le prologue de S. Jérôme au livre de Job: *Habent qui solent veteres libros, vel in membranis purpureis auro argenteoque descriptis, vel uncialibus ut vulgo aiunt litteris onera magis exarata quam codices: dimmodo mihi meique permittant aut pauperes habere schedulas, et non tam pulchros codices, quam emendatos.* Cependant on ne sait pas quel genre de lettres S. Jérôme voulait exactement désigner par là. On suppose communément qu'il avait en vue de grandes lettres en général. Telle était aussi l'opinion de Mabillon; sous le nom de *unciales* il comprenait toutes les lettres majuscules (*U*); *re diplomatia*.

lib. I, cap. XI, 4). Toustain et Tassin pour la première fois distinguent entre *capitalis* et *uncialis* dans le sens moderne: *par écriture unciale, nous entendons la majuscule de forme ronde et distinguée de la capitale par certains éléments* (*Nouveau traité*, II, 506 et III, 141).

Les onciales **D** et **E** se rencontrent déjà au II^e siècle dans les écritures cursives (pl. 9); **M** onciale se trouve quelquefois en des inscriptions du II^e siècle (*Zangemeister, Corpus inscriptionum latinarum*, vol. III, p. 965). Le plus ancien exemple connu d'écriture onciale se trouve dans le papyrus de l'épître de Livius découvert en Egypte, et que l'on fait remonter au III^e siècle (pl. 10a). Il est à remarquer que dans ce même papyrus on rencontre déjà des formes minuscules pour **B**, **D**, **M** et que quelques autres lettres, comme **F**, **P**, **Q**, **R** se rapprochent de la forme minuscule. L'inscription de Dioclétien de l'année 301 (pl. 11) renferme également des lettres onciales et minuscules.

Il y a un certain nombre de manuscrits en onciale, qui fournissent des critères extérieurs pour déterminer leur âge, par ex.: l'évangélaire de Verceil, attribué à l'évêque Eusèbe de Verceil (p. 371); la chronique d'Eusèbe-Jérôme, conservée à Oxford (pl. 17); la table jussale de Zeitz, qui a été écrite peu après 447 (Mommsen dans les Mémoires de l'Académie de Berlin de l'année 1862, Berlin 1863, p. 537); le Codex Victor, à Fulda (pl. 21a); le Codex Amiatinus (pl. 21b); le Codex Prosper d'Aquitaine, à Trèves, de l'année 719 (*Zangemeister-Wattenbach*, pl. 49); le Codex de l'Ambrosiana avec les dialogues de Grégoire-le-Grand, écrit en 750 (*Palaeographical Society*, pl. 121); l'évangélaire d'Autun de l'année 754 (pl. 37). On remarquera aussi les deux dernières lignes de la pl. 20, de l'année 509/10. Enfin le manuscrit du *Libro pontificali* de Lucques, écrit vers 800 (pl. 48b), nous offre un des derniers exemples d'une onciale vigoureuse.

Jusqu'ici les opinions sur la date des manuscrits en onciale non datés varient beaucoup entre elles. Voici d'après Chatelain des critères qui peuvent servir à fixer la date de ces manuscrits: Au V^e siècle **H**, **L**, **N** n'ont aucun trait d'ornement; les barres de **F**, **T** sont petites; la panse de **P** est petite et non fermée; la panse supérieure de **R** est petite et atteint à peine le milieu de la haste. Pour **M** et **X** à la fin des lignes on a très souvent un trait, souvent aussi un trait avec un point au-dessous, et ce signe d'abréviation se trouve en haut à droite de la voyelle précédente (pas pourtant dans tous les manuscrits). Les cahiers sont numérotés au bas de la dernière page, à droite. Les manuscrits dont les pages sont à double colonne, ont quelquefois la pointe du compas marquée entre les colonnes, au milieu, usage propre peut-être à l'Afrique ou à l'Espagne. — Les manuscrits du VI^e siècle sont la plupart du temps en parchemin très fin. **F**, **L**, **T** sont plus larges qu'au siècle précédent; la barre inférieure de **P** est presque aussi grande que la barre supérieure; **L** se termine quelquefois par une petite queue ou par un point; la barre du **T** est plus longue du côté gauche que du côté droit et elle porte un trait d'ornementation; la panse du **P** est plus grande, et pas toujours fermée; de même la panse supérieure de **R** commence à être plus grande; le troisième trait de **N** porte en haut un trait d'ornementation. Les cahiers sont numérotés comme auparavant à la dernière page, en bas de la marge, à droite. — Au VII^e siècle le parchemin parfois encore est fin, pourtant le plus souvent, il est épais et ridé. Les hastes supérieures de **H** et de **L** portent un petit trait d'ornement; le trait inférieur de **L** a la plupart du temps une queue; dans **IX** le premier trait aussi bien que le troisième est orné; le plus souvent la panse de **P** est fermée; la panse de **R** devient plus grande; la barre du **T** est plus grande et sa partie gauche est fortement recourbée vers le bas (en particulier à la fin du siècle). La numérotation des cahiers se fait encore au bas de la marge, à droite, sauf vers la fin du siècle. De plus en plus les copistes de ce siècle accusent leur manque de culture et leur ignorance de la grammaire. — Au VIII^e siècle les traits supérieurs d'ornementation de **H** et de **L** deviennent plus grands; le trait inférieur de **L** se termine d'ordinaire par une longue queue; la première boucle de **IM** est souvent fermée et le trait du milieu repose souvent sur une petite barre; le trait du milieu de **IX** n'atteint ni le sommet du premier jambage ni le pied du troisième, d'où il suit que **X** a à peu près la forme de **IX** capital; la panse de **R** est démesurément grande et descend jusqu'au milieu de la haste; à la barre de **T** pend à droite et à gauche un petit trait; de temps en temps **T** a la forme minuscule. Les cahiers sont désormais numérotés au bas de la marge, au milieu. De même les copistes de cette époque, jusqu'au règne de Charlemagne, sont aussi peu instruits qu'au siècle précédent. (Voir E. Chatelain, *Uncialis scriptura codicum latinorum novis exemplis illustrata*. Pars prior. Paris 1901.)

On trouve de nombreux exemples de l'écriture onciale, en dehors des collections mentionnées page II, en particulier dans l'ouvrage déjà cité de M. E. Chatelain, *Uncialis scriptura* etc. et dans *Zangemeister et Wattenbach, Exempla codicum latinorum litteris uncialibus scriptorum*.

Dans le supplément à Traube, *Vorlesungen und Abhandlungen*, p. 171—261, composé par P. Lehmann (sur les annotations de L. Traube), on trouve un index fort utile des manuscrits en onciale qui sont conservés. 390 manuscrits y figurent, avec des notes sur le lieu d'origine, sur la bibliothèque, où chaque manuscrit était primitivement conservé, ainsi que sur les ouvrages qui en donnent des descriptions et des reproductions (voir plus haut p. III).

4. Nouvelle cursive romaine.

Pl. 11, 13, 16, 22, 23, 23b, 24.

Dans l'histoire de l'écriture latine cette cursive est de la plus haute importance, c'est d'elle, en effet, que sont issues l'écriture demi-onciale et les écritures nationales ainsi que la minuscule carolingienne, et ses lettres contiennent les formes essentielles des petits alphabets, dont nous nous servons aujourd'hui encore pour les livres imprimés et pour l'écriture courante. Ce n'est que peu à peu qu'elle sortit de

l'ancienne cursive, au cours du III^e et IV^e siècle. Malheureusement les exemples nous manquent qui nous permettraient de suivre pas à pas cette évolution; on trouve pourtant quelques formes de transition dans l'inscription de Dioclétien de *preiis rerum venalium*, ainsi que dans les inscriptions funéraires de notre planche 11 et dans la lettre latine de la planche 13. On remarquera particulièrement **a**, **b**, **d**, **g**, **r**, **s**.

La nouvelle cursive romaine nous est surtout connue par les